

Si je t'oublie jamais, Saïgon...

La fin du Vietnam libre 1975-2015

Alain Sanders

Reconquête, Cercle du Livre Choisi, n° mai 2015

Alain Sanders : Si je t'oublie jamais Saïgon...

Ce récit est d'abord celui de l'aventure d'un homme allant jusqu'au bout du possible pour sauver des vies dans l'enfer des derniers jours de Danang dans l'étau communiste, avant la submersion finale au mois de mars 1975.

Danang, c'était Tourane pour les Français, sur la côte du Centre-Vietnam, au sud de Hué, l'ancienne capitale impériale.

Cet homme, c'est mon ami, Alain Sanders, merveilleux et précieux compagnon dans bien des missions de Chrétienté-Solidarité sur les fronts des résistances au communisme ou à l'islam.

Pourquoi plutôt Saïgon dans le titre ? Sans doute parce que Alain Sanders a aimé cette ville, la « belle rebelle ». Mais il a beaucoup aimé aussi Danang où il a vécu plusieurs années, professeur au Centre culturel français.

Néanmoins c'est à Saïgon que fut le terrible adieu, la déchirure sans espoir de retrouvailles bientôt. Tant que Saïgon ne tombait pas il y avait espoir de reconquête, espoir de retour à Danang, à Hué. Au moment où les communistes et leurs compagnons de route ont commémoré, avec toute leur science de la désinformation les quarante ans de leur victoire finale avec la prise de Saïgon, il était nécessaire que vienne ce récit d'Alain Sanders, heureusement complété par le témoignage d'André Obac, le directeur du Centre culturel.

Alain, on le sait, a le don de l'évocation, des personnages, des héros et des salopards, du petit peuple affairé qu'il a tant aimé, du chaos sanglant dans lequel toujours plus les morts s'ajoutent aux morts, sous les tirs de l'artillerie rouge qui se rapproche ou des rafales aveugles de ceux qui tentent de maintenir un peu d'ordre.

Il raconte les derniers jours, les dernières heures de Danang, l'effroi général, les bousculades immenses et meurtrières, les fuites éperdues de foules ne sachant vers où, les enfants que les mères tentent de jeter dans les derniers avions ou les dernières embarcations pour rejoindre, au large, les grands bateaux qui n'emporteront pourtant qu'une petite partie de ceux, innombrables, qui fuient.

Ni à Danang, ni à Saïgon, ni ailleurs l'armée rouge n'était attendue par la plupart comme libératrice !...

La mission d'Alain, aux côtés d'Obac, l'héroïque directeur, est de sauver d'abord ses collègues enseignants et le personnel du Centre, leur famille. Boulot épuisant et à tous risques. Mais Alain, pour être un universitaire, n'en était pas moins resté un officier parachutiste pas tout à fait « de réserve »...

Après le récit principal qu'il mène, les annexes sont passionnantes et notamment le témoignage d'André Obac qui a tenu à rester. Il verra arriver les Bo-Doï triomphants et devra « cohabiter » avec eux, de fait leur prisonnier, durant plusieurs mois. Obac nous dépeint l'envol final involontaire d'Alain à Danang alors que, s'étant hissé sur le patin d'un des deux derniers hélicos sauveteurs en sustentation à 1,5 mètre du sol, il s'efforce de hurler dans le bruit des rotors quelques indications au pilote. Mais des tirs, venus de la rue, visent les appareils qui, écrit Obac, prennent soudain de l'altitude et foncent vers l'océan, « l'infortuné Sanders agrippé au flanc de l'un d'eux ». Il s'en sortira heureusement. Il ajoute : « Pour moi c'est un coup terrible : je perds mon plus fort soutien. »

Je comprends mieux, maintenant, pourquoi Alain m'a souvent dit que dans la vie « il faut savoir s'accrocher »...

Bernard Antony

Faits & Documents, n° 397, 1^{er} au 15 juin 2015

Kiosque

A l'Atelier Fol'fer, *Si je t'oublie jamais*, Saïgon, les souvenirs vietnamiens d'Alain Sanders, véritablement atteint du « mal jaune »...

Politique Magazine, n° 141, juin 2015

Inoubliable Saïgon

Un petit livre qui se lit, les larmes aux yeux. Pour ceux qui se souviennent et qui ont un peu de cœur. Notre ami Alain Sanders, journaliste de toujours et donc de *Présent*, rapporte des souvenirs qui sont, en fait, de vrais reportages. Adjoint au Centre culturel français de Danang, il a tout vu et vécu de la prise de Danang par le Vietcong en 1975, tout su auparavant de la chute de Hué, plus tard vu encore la chute de Saïgon, puis tout su de la prise de Phnom-Penh. Enfer, pillage, tueries, abandon des pauvres populations affolées, enfants, femmes massacrés. Les Américains quittent comme les Français l'avaient fait, après avoir fait croire... Ainsi, partout dans le monde. Personne pour dénoncer l'atroce esclavage communiste écrasant ces pays tant aimés par tous ceux qui en avaient goûté les charmes envoûtants. Les titres de la presse, ignobles comme toujours, *Le Monde* en particulier, annonçant la libération de Phnom-Penh et la victoire des armées communistes ! Honte à jamais. Comme d'avoir livré sciemment à leurs bourreaux les personnes qui s'étaient réfugiées dans notre ambassade. Et, à Paris, pendant ce temps-là, les bourgeois s'amusaient, les Hollande commençaient leur carrière. L'horreur que subissaient tant d'amis de nos anciennes colonies et de nos si vieux protectorats n'intéressaient pas les politiciens ni les médias français. Merci, Alain, de nous rappeler... Comme tu nous as rappelé récemment les héros du Mexique catholique, oubliés par l'Eglise elle-même. Ainsi va le monde. D'un côté les carriéristes sans souci, de l'autre les petits, livrés sans merci. Un temps viendra où les choses changeront ; ce sera justice. Enfin !

Hilaire de Crémiers

Avec Sanders, de l'Indo...

L'Indochine : sans jamais y être allés (au moins pour beaucoup d'entre nous), nous avons tous au cœur le refrain de *Marie-Dominique*, l'inoubliable chanson de Mac Orlan, ou des images du *Crabe-Tambour*. Bien assez pour nous donner à tous une petite pointe de « mal jaune ». Et ce n'est pas la lecture du dernier ouvrage d'Alain Sanders qui va nous en guérir.

Sanders conte ses souvenirs avec le talent du romancier. Le lecteur part avec lui à la recherche de son ami Sean, l'Irlandais fou ; il se retrouve, en mars 1975, enfermé avec lui dans Danang cerné par les Viets. Cette panique, qu'il décrit, de la population de villes entières devant l'avancée des Rouges rappelle celle des chrétiens d'Orient devant l'avancée des djihadistes : même fuite éperdue à la pensée du sort atroce réservé à ceux qui seront pris dans la nasse.

Sanders, dont on connaît la passion pour l'Amérique et les Américains, n'hésite pas à rapporter les paroles désenchantées d'un médecin vietnamien : « C'est la fin. S'ils arrivent à Saïgon je me suiciderai avec ma famille. Nous avons fui le Tonkin en 1954. Pourquoi avoir fait tuer tant de soldats américains pour en arriver là ? Il aurait mieux valu nous livrer aux communistes tout de suite. Ou nous laisser nous débrouiller seuls. Le Vietnam restera le péché mortel des Américains. Ce qu'ils font aujourd'hui est la pire des lâchetés. Ils ont tellement promis. Tellement... »

Il rappelle aussi la geste de Jean Dyrac, ambassadeur de France au Cambodge, livrant Ung Boun Hor, président de l'Assemblée nationale cambodgienne, et le prince Sirik Matak, venus chercher refuge à l'ambassade, aux Kmers rouges, qui les assassinent immédiatement. Pendant ce temps, les Français professeurs de gauche s'empressent de prendre l'avion pour ne pas expérimenter le paradis de l'oncle Ho, qu'ils appelaient pourtant de leurs vœux.

Vivre une telle expérience empêche de se faire trop d'illusions sur la nature humaine. Mais 40 ans plus tard, Sanders tient à témoigner. Et ce témoignage va droit au cœur.

... au Mexique

Les *cristeros* sont revenus sur le devant de la scène avec le film récent qui leur a été consacré, en faveur duquel *Présent* a mené une véritable campagne. Mais pour comprendre le combat de ces « chouans mexicains », il convient de remonter à l'époque de l'indépendance du Mexique, en 1821, et de redécouvrir la tentative de Napoléon III de mettre sur le trône du pays Maximilien, le frère de François-Joseph alors empereur d'Autriche, en 1861.

Les *cristeros*, soldats du Christ, dans leur combat qui dure de 1926 à 1930, se voient opposer de véritables « colonnes infernales », en tout point semblables à celles qui écrasèrent les Vendéens. Là encore, Sanders ne cache pas le rôle peu glorieux du gouvernement américain de l'époque, conduit par l'appât du gain et, surtout, par les directives des loges.

Deux ouvrages vivants, bien documentés, qui peuvent « accrocher » de jeunes lecteurs et leur ouvrir l'esprit. Deux excellentes lectures de vacances.

Anne Le Pape

Croisade du livre contre-révolutionnaire, n° 484, juin 2015

La fin du Vietnam libre 1975-2015. Les souvenirs de Sanders, alors jeune journaliste, sur les combats, dans les années 70, entre le Nord et le Sud Vietnam, entre les communistes et la population et notamment dans l'enfer de Danang.

Mémoires d'Empire, n° 60, juillet-août-septembre 2015

Si je t'oublie jamais, Saïgon...

Ce livre est un reportage sur les derniers jours du Sud-Vietnam.

Alain Sanders les a vécus, d'abord à Danang (l'ancienne Tourane française), assistant au repli, depuis Hué, des forces sud-vietnamiennes, allant au-devant des paras blessés, particulièrement d'un jeune sous-lieutenant amputé des deux jambes et voulant rester chez ses frères d'arme : les paras.

Et puis en mars 1975, c'est la ruée des communistes sur la ville, le dernier rempart avant Saïgon.

Mais les habitants de Danang, les civils fuyant l'avancée des communistes, les militaires, arrivés en ville après de très durs combats, sont bientôt saisis de panique car tous savent comment les Nord-Vietnamiens traitent leurs opposants. Tous ne songent qu'à fuir. Seules quelques troupes d'élite tentent de bloquer les pillards, de canaliser les fuyards. Les Américains mettent – trop tard – un pont aérien vite dépassé, ils sont impuissants à canaliser cette foule qui grossit sans cesse. Seuls sont prioritaires les ressortissants US et les Vietnamiens trop impliqués à leurs côtés.

Les Français – lâchés par l'ambassade de Saïgon – essaient de faire embarquer leurs compatriotes par Air America. Mais ne sont acceptées que les *french officials*, c'est-à-dire les personnes possédant la nationalité française et pas celles d'origine vietnamienne.

Alain Sanders nous décrit ces journées avec des mots forts, des mots qui n'ont pas été entendus, là-bas, à Paris où l'on projette peut-être déjà une collaboration avec les Nord-Vietnamiens.

Et puis, après la chute de Danang, il y aura Saïgon où des paras sud-vietnamiens, partant vers l'aéroport de Tan-Son-Nut menacé par l'avance des communistes du Nord et interpellés par un journaliste occidental qui leur dit :

« *C'est foutu, les gars, plus aucun espoir Qu'est-ce que vous allez foutre à Tan-Son-Nut ?* »

Un jeune sous-lieutenant se tourne tranquillement vers lui et répond :

« *Ce que nous allons faire. Monsieur ? Nous allons faire Camerone.* »

Et puis ensuite il y aura Phnom Penh au Cambodge, Vientiane au Laos et les massacres perpétrés par les Viêt-Cong vietnamiens et les Khmers rouges cambodgiens. Et la France laissera faire...

Le Figaro Histoire, n° 21, août-septembre 2015

Si je t'oublie jamais, Saïgon...

C'est un anniversaire oublié que célèbre par ce livre de souvenirs le journaliste Alain Sanders. Il y a quarante ans Saïgon tombait aux mains du Viêt-cong, entraînant la mainmise communiste sur l'ensemble du pays. Dans une atmosphère d'apocalypse, Sanders a vécu les derniers mois du Vietnam du Sud, participant, avant la chute de

Saïgon, à l'évacuation de la ville de Danang. Réfugié sur le toit de l'hôtel de ville, il fut probablement le dernier Occidental à quitter la ville, récupéré par un hélicoptère, malgré les tirs de barrage. Que faisait là ce jeune Français ? Parti à la recherche d'un ami, il était tombé amoureux du pays et en garde une blessure secrète. Son livre est un témoignage brut, sans apprêt, trop-plein d'un cœur fidèle.

PM

Présent, n° 8408 du samedi 1^{er} août 2015

Retour vers l'enfer

C'était il y a quarante ans. Abandonné par l'Occident, le Vietnam libre, malgré les combats désespérés que livrait son armée, s'effondrait sous les coups de boutoir des hordes nord-vietnamiennes semant la désolation sur leur passage et jetant sur les routes des centaines de milliers de réfugiés. Parmi les témoins français de ce drame figurait Alain Sanders, qui raconte aujourd'hui dans ce livre particulièrement émouvant les dernières heures de cette Indochine que nous aimions.

A l'époque, comme le rappelle ironiquement l'auteur, « le bébé de Sheila faisait la "une" de *Match* » et « la France versait des larmes de sang sur le sort d'un cheval blessé en course ». Sanders, lui, est au Vietnam, à la recherche de son copain Sean disparu. D'abord à Hué en décembre 1974, puis à Da Nang entre janvier et mars 1975.

Mars 75... Au moment même où les Nord-Vietnamiens lancent leur offensive finale contre le Sud. Malgré la résistance acharnée de l'ARVN, les villes tombent les unes après les autres. Et des dizaines de milliers de Bodoïs déferlent sur Hué, dont les habitants ayant encore en mémoire les atrocités perpétrées par les communistes lors de l'offensive du Têt de 1968 – certains furent même enterrés vivants ! – fuient par centaines de milliers vers Da Nang. En vain, puisque dès le 25 mars, jour de la chute de Hué, 35 000 rouges occupent déjà les faubourgs de la ville et l'arrosent de roquettes.

Présent dans la cité agonisante, Alain Sanders nous décrit la fin d'un monde, sous la forme d'un journal. Ce qui permet au lecteur de mieux appréhender l'ampleur du drame qui se noue. Jour après jour, heure après heure, la terreur rouge se fait plus oppressante. Le flot grandissant des réfugiés, rapportant les abominations dont ils ont été témoins, ajoute encore à la panique des habitants, qui s'entassent par milliers à l'aéroport, sur les quais et les plages pour tenter de s'enfuir. Et l'on retrouve ces scènes célèbres et affreuses de femmes et d'enfants piétinés par la foule, de civils se noyant en essayant de rejoindre les embarcations qui osent s'approcher ou se tuant en tentant désespérément de s'accrocher au Boeing des World Airways quittant Da Nang.

Dans ce chaos, Alain Sanders ne reste pas les bras croisés. A bord de sa jeep, un M.16 à portée de mains, il multiplie courageusement les allées et venues pour aider le directeur du Centre culturel français André Obac – dont on lira le passionnant témoignage en annexe – à secourir les enseignants français et leurs familles éparpillés dans la cité livrée à l'anarchie. Et c'est en catastrophe, agrippé au patin d'un hélico d'Air America, qu'il sera lui-même évacué le 29 mars, laissant derrière lui une partie de son cœur et de sa vie.

Mal jaune

Car, si Sanders a repris pour titre le fameux *Chant de l'exilé*, ce n'est pas par hasard. Bien plus qu'un simple témoignage sur les derniers jours du Vietnam libre, ce livre est en effet avant tout une déclaration d'amour à cette Indochine qui fut la perle de notre empire colonial. L'auteur ne s'en cache pas d'ailleurs, qui confie : « J'ai aimé ce peuple, j'ai aimé ce pays, j'ai aimé ses villes... » Aveu presque superflu, tant chaque page ou presque de

cet ouvrage est imprégnée d'une profonde tendresse pour cette Indo, où la France est encore présente dans les cœurs. Que celui qu'on prend d'abord pour un *Yankee* lâche quelques mots de Français, et les portes s'ouvrent immédiatement ! Ici, c'est la maison de Nguyen van Tran, dans laquelle on est « en France ». Là, ce sont des Vietnamiens qui demandent naïvement à l'auteur, s'il est vrai que Bigeard et Salan ont levé un Corps expéditionnaire pour leur venir en aide. Là encore, c'est la rencontre avec un ancien tirailleur annamite de la Grande Guerre qui, voyant le drapeau français sur sa jeep, sollicite son aide.

Cependant, aussi empreint de nostalgie soit-il, ce « livre d'amour, rappelle Alain Sanders, n'est pas un "adieu à Saïgon". Car je sais que la "belle rebelle", ignominieusement rebaptisée "Hô Chi Minh Ville", se libérera un jour de ses bourreaux ».

Frank Délétraz

La Lorraine royaliste, n° 317, été 2015

Il y a 40 ans, fin avril 1975, le Sud-Vietnam tombait face à une armée sur équipée, alors qu'il a été laissé à l'abandon par les Américains. Les troupes sud-vietnamiennes se battent courageusement jusqu'au bout, jusqu'au dernier jour et même après... Alain Sanders se souvient, et s'il n'était pas présent à la chute de la capitale, il était présent quelques jours auparavant à Da-Nang où il a aidé à essayer de sauver les Français présents de la barbarie communiste.

Témoignage poignant, très bien écrit avec ses tripes, Alain ne nous déçoit pas et nous aide à nous souvenir des toutes ces populations, de tous ces soldats morts pour notre liberté.

Livre à acheter, à lire et à diffuser pour le souvenir mais aussi pour l'avenir.

Jean Nedischer

Synthèse nationale, juillet-août 2015

La chute du Vietnam

Il y a 40 ans, au printemps 1975, Saron devenait Hô Chi Minh Ville et l'Indochine semblait sous le joug communiste...

Voici un livre témoignage qui nous fait revivre la chute du Vietnam libre, sous les coups de boutoirs de l'armée communiste du Nord, le tout coordonné avec l'offensive Viêt-Cong au Sud.

L'ouvrage que le journaliste et écrivain Alain Sanders vient de consacrer à cet événement n'est pas un roman, ce n'est pas non plus un livre larmoyant où l'auteur nous confierait ses états d'âme, c'est un récit où l'action se mêle à l'histoire, la grande comme la petite.

On va droit au but, on vit l'instant présent. Si cet ouvrage était un film, il aurait été tourné « caméra au poing ». Des faits, rien que des faits, narrés dans le style bien personnel de Sanders, grand baroudeur devant l'Éternel, lui qui a traîné ses guêtres par la suite, du Nicaragua au Rwanda, en passant par l'Éthiopie et le Nigéria. Jour après jour, l'armée de la République « démocratique » du Vietnam de « l'oncle Ho » avance au Sud et sa progression s'inscrit comme la descente d'une échelle, barreau après barreau : les Hauts plateaux, Danang, Nathrang...

Le recul des troupes du gouvernement de Saïgon dont certains éléments résistent crânement alors que d'autres se débandent, nous donne la sensation désagréable d'un

remake de notre propre défaite de mai/juin 1940. A Danang, l'ancienne Tourane des Français, Alain Sanders, bretteur des lettres, nous offre une nouvelle facette de ses talents, en l'occurrence ceux d'un acrobate dangereusement accroché aux patins d'un hélico américain, fuyant contre sa volonté une ville livrée à la folie et au désordre. En un mot comme en cent, c'est un récit à lire pour compléter la vision que l'on peut avoir de ce drame qui, par la lâcheté du Congrès US, a précipité toute l'Indochine dans les bras des rouges et a bouleversé en 1975 toute la géopolitique du sud-est asiatique.

Mais pourquoi diable trouve-t-on page 119 en illustration, le drapeau du Laos représenté par celui du Pathet-Lao communiste en lieu et place du pavillon rouge et blanc, traditionnel, du « Royaume du million d'éléphants » ? Une distraction de l'auteur, sans doute...

Jean-Claude Rolinat

Armée & Défense, 94^e année, septembre 2015

Notre sélection

Ce petit livre n'est pas seulement émouvant ; il décrit ce qui arrive lorsque la Défense n'est pas conduite avec fermeté mais avec des alliés, prétendus et aveugles. Alain Sanders qui a vécu, non pas longtemps mais beaucoup en Indochine, décrit la fin du Sud Vietnam en proie à des crises internes, permanentes et qui, partiellement de ce fait, est abandonné par les dirigeants inconséquents de ses alliés.

L'ouvrage repose sur les souvenirs de l'auteur. Au début de 1975, les dirigeants communistes du Tonkin, maintenant le Nord-Vietnam, constatant que le moment est propice, envahissent le Sud-Vietnam.

Hué, une des capitales, tombe d'abord puis soit port Danang, l'ancienne Tourane. La moitié du livre décrit « l'enfer de Danang ». La population commence par croire que, comme quatre ans auparavant, l'agression communiste sera arrêtée. Mais les réfugiés, qui connaissent l'ennemi communiste d'expérience, envahissent Danang. La totalité de la population essaie alors de s'échapper par tous les moyens possibles. Ces moyens faisant défaut le résultat est atroce.

Un peu plus tard, Saïgon connaît à son tour la même terreur dans l'indifférence, ait minimum, du reste dut monde. Quelques combattants vietnamiens firent pourtant Camerone. Aujourd'hui les événements du Moyen-Orient et du Sahel reproduisent ce qui s'est passé il y a 40 ans en Indochine, et l'on peut craindre que la marée ne monte jusqu'à nous.

Ce livre est apparemment une description historique locale ; il faut le prendre comme une description mondiale et actuelle.

La Charte, novembre 2015

Après la guerre d'Indochine franco-Vietminh, il y eut la « guerre du Vietnam » où les Américains interviennent directement dans la guerre aux côtés des Sud-Vietnamiens. En 8 chapitres, l'auteur va nous faire vivre « La Fin du Vietnam libre 1975/2015 ».

Il est hanté par la réponse d'un sous-lieutenant de paras sud-vietnamien grièvement blessé répondant à un journaliste occidental qui l'interpelle : « C'est foutu les gars, plus aucun espoir. Qu'est-ce que vous allez foutre à Tan-Son-Nut ? – Ce que nous allons faire ?, Monsieur, nous allons faire Camerone. »

Après la vie en décembre 1974 dans la ville de Hué, capitale historique du Vietnam, l'auteur nous emmène à Danang où les réfugiés déferlent sur Hué.

Le Casoar, n° 219, octobre 2015

Alain Sanders est un écrivain et un journaliste totalement atypique. Mais il est aussi un témoin essentiel. Il a vécu les derniers jours du Sud-Vietnam libre, immergé dans l'immense chaos d'une débâcle totale des forces armées et de la panique des populations. De Hué à Saigon en passant par Danang (notre ancien Tourane).

Avec son style sans fioriture, l'auteur livre son témoignage. Il est au cœur de l'action et même plus puisqu'il quitte Danang au dernier moment accroché aux patins d'un hélicoptère américain.

Ce livre fait le constat de la lâcheté des grandes puissances qui livrent aux rouges toute l'Indochine. Il rapporte aussi les souffrances des humbles, le désespoir des âmes et les gestes héroïques désespérés.

Algérie, Vietnam, Irak, Afghanistan, l'histoire n'en finit pas de se répéter...

Patrick du Reau (65-67)
